

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE

Naturaliste Canadien

Bulletin de recherches, observations et découvertes se rapportant
à l'Histoire Naturelle du Canada.

TOME DIX-NEUF

L'ABBÉ L. PROVANCHER Rédacteur-Propriétaire.



QUÉBEC :

C. DARVEAU, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1890

LE

Naturaliste Canadien

Vol. XIX

Cap Rouge, Q., Juillet 1889

No. 1.

Rédacteur : M. l'Abbé PROVANCHER.

NOTRE DIX-NEUVIEME VOLUME.

—

C'est avec un nouveau courage que nous commençons cette dix-neuvième année de publication. Car si notre voix a peu d'échos en certains quartiers, nous pouvons constater que nos travaux, dans certains autres, gagnent de l'importance et sont justement appréciés.

Nous ne pouvons nous glorifier de voir nos listes d'abonnés se grossir ; tout au contraire, nous voyons fréquemment se retirer ceux qui nous recevaient sans nous lire, ceux qui reconnaissent que nos travaux méritent encouragement, mais laissent à d'autres le soin d'y pourvoir et vouent leur attention à tout autre sujet que l'étude des sciences.

Longtemps nous avons songé à améliorer notre publication, surtout en l'illustrant davantage ; à chaque changement de gouvernement, nous avons l'espoir de rencontrer des hommes

qui consentent à laisser tomber, pour l'encouragement de l'étude des sciences, quelques bribes de ces largesses dont ils sont si prodigues pour ceux qui les portent au pouvoir. Et chaque fois c'est une nouvelle déception. Les gouvernements se succèdent et se ressemblent tous sous ce rapport. En certaines circonstances on fait sonner bien haut son amour pour le progrès, sa sympathie pour la cause de l'éducation ; mais dans la pratique, on attend tout du clergé, on le croit tenu, sous ce rapport, de se charger de la part qu'y doit prendre le gouvernement.

En faisant l'histoire des productions naturelles de notre province, nous accomplissons cependant la tâche du gouvernement, qu'on remplit ailleurs à frais énormes ; et on pense, en nous jetant un quatre-cents piastres, faire tout ce qui est nécessaire ; on croit que ce serait de l'argent gaspillé que d'aller au delà.

Quoiqu'il en soit, si Dieu nous conserve vie et santé, nous voulons poursuivre le cours de nos études longtemps encore ; car si d'un côté nous voyons beaucoup d'apathie et d'indifférence, de l'autre nous découvrons des adeptes sincères et zélés, et nous pouvons nous glorifier de gagner en qualité, ce que nous perdons en quantité.

Ces musées qu'on commence à former dans presque toutes nos institutions d'éducation, ne sont-ils pas une preuve du progrès lent, sans éclat, mais sûr, dans la voie que nous traçons?... Les nombreuses correspondances que nous recevons nous en fournissent la confirmation.

Nous continuerons donc la course que nous avons suivie jusqu'ici. Après les Hémiptères, que nous allons bientôt terminer, nous attaquerons les Lépidoptères. Et comme notre récit de voyage nous fournit l'occasion d'une grande variété de sujets à traiter, nous le poursuivrons. D'un autre côté, comme divers amateurs se livrent à des études diverses, nous nous proposons

de commencer prochainement l'étude des mollusques, partageant nos pages entre l'entomologie et la conchyliologie.

Nous avons pu constater que cette année les collèges de Lévis, de Rigaud, les couvents du Bon-Pasteur, des Sœurs de charité de Québec, etc., ont commencé à s'occuper activement de la formation de musées dans leurs institutions respectives. Puissent les autres institutions encore en arrière emboîter, sans délai, le pas dans la même voie. Toute maison d'éducation devrait avoir son musée, comme on le voit dans la plupart des pays étrangers ; il est si facile d'ailleurs de se procurer des spécimens au moyen des élèves ! Que sans plus tarder on se mette donc à l'œuvre.

UNE EXCURSION AUX CLIMATS TROPICAUX.

VOYAGE AUX ILES-DU-VENT

TROISIEME PARTIE.

(Continué de la page 192 du vol. XVIII).

Les enfants amènent donc le pacifique baudet de l'établissement dans les timons de la charrette. Cette charrette n'est ni orpheline ni veuve de ses ressorts, car elle n'en a jamais eus. Une simple planche en travers, appuyée sur les côtés, sans dossier ni coussins, forme le siège. Le Père, avec sa longue barbe et son grand chapeau de paille, s'installe au milieu, et suivons-le sur le marché, dont les chalands sont presque tous disparus. C'est d'abord au boucher qu'il s'adresse pour se faire

céder des restes de viande qu'il n'a pu vendre. Écoutons les dans la langue créole, qui paraît si bien convenir aux altercations ; on les dirait en querelle, et ce n'est qu'un assaut de la part du Père pour solliciter une aumône, et une paisible résistance de la part du boucher pour s'y soustraire. Le boucher cède à la fin, et le panier commence à se garnir.

Puis passons à la marchande de légumes. Comme les femmes ont d'ordinaire la langue bien pendue, ce sont ici de véritables gros mots que l'on profère.

—Personne ne vient à mon secours, dit la marchande à l'air emporté, il faut que je gagne le pain de ma famille ; faites-en de même.

—Bien ! ceci c'est pour moi ; mais mes pauvres enfants, les laisserez-vous mourir de faim ?

—Tenez, prenez ce lot, mais que ce soit le dernier, que je ne vous revoye plus.

—Bien, merci ma bonne ; le bon Dieu vous tiendra compte de votre charité ; et soyez sûre que vous ne me reverrez pas avant demain.

Et la bonne face noire de paraître alors tout adoucie, et d'étaler les deux lignes de ses dents blanches par un sourire qui semble dire : eh bien, demain, nous verrons.

Nous admirons la bonne tenue des enfants, et l'air de santé et de satisfaction que reflètent leurs figures. Tous sont simplement mis, mais propres. Les plus petits, de 4 à 5 ans, n'ont pas de pantalons, mais tous portent une modeste chemise, au lieu d'aller nus, comme on les voit partout dans les chemins.

L'orphelinat occupe un site magnifique, sur les confins de la cité et en élévation sur une hauteur ; il a vue sur toute la ville et le port. Ajoutons qu'il possède un vaste terrain que cultive les enfants et qui constitue la principale ressource de l'établissement.

Mais tout en admirant la bonne tenue de cet établissement, nous sommes étonnés du dénûment qui se montre partout, comparé avec l'ameublement de nos institutions similaires. La pauvreté n'est pas seulement théorique ici, mais elle est essentiellement pratique. Nous passons dans le dortoir. On étend une natte de jonc sur les planches qui forment le fond de la couchette, et avec un simple drap de serge rouge, le lit est au complet. Durant le jour, nattes et draps sont enlevés, roulés dans un coin, et les couchettes sont converties en bancs. Ce manque de confort est encore bien préférable à la terre nue des huttes ou au pavé pierreux et poussiéreux des rues qui étaient le partage de ces pauvres orphelins abandonnés à eux-mêmes.

Tout auprès de l'établissement du P. Forestier, se trouve, mais à un échelon d'une trentaine de pieds dans l'ascension de la colline, l'orphelinat des filles que dirigent des Sœurs dominicaines. Comme la chapelle commune aux élèves des deux sexes est adossée à ce dernier établissement, tous les matins, les garçons s'y rendent pour entendre la messe que leur dit le P. Forestier. C'est le seul office dont ce Père est chargé pour les Sœurs, car elles ont leur chapelain particulier.

Le P. Forestier m'ayant invité à venir célébrer sa messe de communauté le lendemain, j'accepte d'autant plus volontiers cette invitation, que je vois dans les terrains qui avoisinent l'établissement, un champ très promettant pour la cueillette des spécimens.

Je fais dans l'après midi une chasse aux insectes dans le jardin ; malgré les fréquentes visites que j'y fais, j'y trouve toujours quelque chose de nouveau.

Comme une partie de ce jardin est plantée en foin, je me plais souvent à faucher à l'aveugle sur ce foin avec mon filet, et toujours ce sont de nouvelles connaissances pour moi que je recueille.

Malgré mes excursions en Floride et en Orient, je n'étais

pas encore entièrement délivré de cette crainte exagérée que l'on se fait des animaux vénimeux habitant ces contrées. Comme je n'étais chaussé que de légères pantouffles, je m'imaginai, chaque fois que quelque chose de résistant me touchait les pieds, devoir sentir bientôt un horrible serpent s'enroulant autour de ma jambe, ou, se glissant dans mon soulier, l'un de ces affreux myriapodes qu'on redoute tant ici, et contre la morsure desquels mon bas n'aurait pu offrir de protection suffisante, si bien que pour me mettre à l'abri de cette crainte, je n'hésitai pas à monter à ma chambre pour revêtir des bottes plus résistantes.

Chaque coup de filet amène toujours de nouvelles surprises. Parmi les nombreuses mouches, sauterelles, fourmis, coléoptères que l'on voit à chaque coup s'agiter dans le filet, je ne fus pas peu satisfait d'y reconnaître une merveille de la création, non par sa taille et son apparence, mais par la singularité de sa conformation. C'est à tel point que ceux qui n'en ont vu que la figure dans des livres, hésitent à croire qu'il y ait réellement des êtres conformés de cette façon. Ce petit insecte, qui appartient à l'ordre des hémiptères ou punaises, porte le nom de *Cyphonie*, et se range dans la famille des Membracides. On sait que cette famille des hémiptères-homoptères se distingue d'une manière toute particulière par la singularité de ses formes; mais les *Cyphonies* l'emportent, je pense, sur tous les autres par leur conformation tout anormale.

Le genre *Cyphonia* a été créé par Laporte pour des insectes de l'Amérique du sud, mais comme ma capture ne répond ni à la *clavata*, ni à la *trifida* qu'a décrites Fabricius, j'ai tout lieu de croire que c'est une espèce nouvelle, et j'en donne ici la description (1).

(1) **Cyphonie à-manteau.** *Cyphonia chlamidata*, sp. nov.

♀—Long. .20 pce. Roussâtre avec le dos du thorax noir. Thorax

A part les eucalyptus et les cocotiers qui bordent les allées principales du jardin, je remarque plusieurs autres arbres, de bonne taille et portant des fruits. L'un d'eux surtout était chargé de fruits de la plus belle apparence, ressemblant assez à des pommes de grosseur moyenne.

—Comment appelez-vous ces fruits, demandai-je au Frère jardinier là présent ?

—Pommes de Cythère.

—Sont-elles bonnes à manger ?

—Excellentes.

Comme ces fruits étaient fort élevés, je cherche sur le sol pour en trouver quelqu'un que je puisse goûter.

—Vous n'en trouverez pas, me dit le Frère, car les agoutis qui en sont très friands savent fort bien s'en emparer dès qu'elles tombent par terre. Mais je vais vous en faire tomber.

Et prenant une pierre, il vise un fruit des plus mûrs et le fait tomber sur le sol.

Je le goûte, et le trouve en effet excellent, bien qu'il soit assez pauvre en chair, le noyau en occupant tout le centre. Par sa chair tendre et son suc aigrelet, il me rappelle les nèfles que j'estimais tant en Europe.

Jeudi 19 avril.— Ce matin, temps couvert et lourd, et à 10 h. pluie torrentielle, si bien qu'en moins de cinq minutes, les deux petits filets d'eau coulant de chaque côté de la rue, deviennent de véritables fossés, entraînant dans leur cours rapide tous les immondices obstruant leur passage.

en avant du milieu armé de 2 cornes en forme de celles des taureaux, vers le milieu, d'un fourche dont les branches se courbent légèrement en dedans, et se divisant postérieurement en un trident dont chaque branche porte une vésicule noduleuse terminée par une longue pointe plus ou moins courbée, la médiane atteignant presque l'extrémité des élytres; celles-ci entièrement transparentes, laissant voir le corps d'un verdâtre pâle. Pattes de la couleur du corps, les jambes et les tarses pâles terminés de noir. Son dos noir a toute l'apparence d'un manteau ou carapace; tout le dessus porte de longs poils blancs épars.

Mais un quart d'heure a suffi pour faire fondre le nuage qui portait cette fraction de déluge, et le soleil de se remonter aussitôt aussi pimpant, aussi miroitant et d'aussi bonne humeur qu'auparavant.

Grand dîner aujourd'hui au réfectoire *gras*, où l'archevêque avait été invité pour faire honneur aux deux visiteurs canadiens. Je dis réfectoire *gras*, pour le distinguer du réfectoire dominicain, où le silence et l'abstinence sont perpétuellement de rigueur.

Le vénérable archevêque a bien voulu proposer la santé des deux prêtres canadiens, en exprimant l'espoir que quelques uns de leurs compatriotes viennent répondre à la pénurie de prêtres qui se fait si vivement sentir dans ces fles, à moins, ajouta-t-il, que nos deux estimables visiteurs consentent, sans plus tarder, à se fixer ici et à devenir des nôtres *hic et nunc*.

Pour nous, ai-je répondu, des obstacles insurmontables ne nous permettent pas de faire notre patrie de ce beau pays, qui nous plaît à tant de titres. Mon compagnon, qui est encore jeune, a voué ses aptitudes à une institution nouvelle qui lui ferait un crime de l'abandonner; et quant à moi, le soleil est déjà trop bas sur l'horizon, pour commencer une nouvelle carrière devant durer trop peu. J'utilise les loisirs d'une retraite bien méritée après de longues années de services laborieux, en me livrant à l'étude des sciences; mais bientôt je ne serai plus qu'un de ces vieux meubles inutiles qu'on relègue à l'écart, en attendant que le temps accomplisse son œuvre à leur égard. Tous ce que nous pouvons faire, c'est de promettre de diriger nos efforts pour engager d'autres prêtres, plus libres et mieux disposés que nous, à venir jouir de votre aimable hospitalité, pour répondre aux nombreux besoins que réclame le salut des âmes dont vous avez la charge.

Vers les 2h., accompagnés du P. Hilaire, nous allons, avec la voiture des Pères, reconduire l'archevêque à sa résidence, et

nous continuons de là chez M. Devenish à qui nous devons une visite depuis quelques jours.

M. Devenish, comme je l'ai déjà noté, est un type tout particulier. J'avoue que sa première entrevue ne m'en avait pas laissé une impression des plus favorables. Il parle, il parle, il parle, de tout et de bien d'autres choses encore ; il chante, récite des vers italiens, anglais, français, fait des calembourgs, et ses discours qui n'ont ni queue ni tête ne m'avaient pas permis d'arrêter un jugement définitif sur lui. Je me sentais porté à le juger défavorablement. Il me faisait assez l'impression de ces bulles de savon, reflétant les plus vives couleurs, prenant parfois les formes les plus gracieuses, puis tout-à-coup, paf ! adieu forme, couleurs, charmes, la bulle est passée. Je croyais à tout instant voir mon Protée tomber dans l'insignifiance, et cette existence si promettante se terminer prosaïquement en queue de poisson. Cependant, me disaient les Pères, c'est un brave homme, un cœur d'or, qui a beaucoup vu, beaucoup lu, et sait beaucoup.

Comme une notice biographique avait paru tout récemment sur mon homme, je n'avais pas manqué d'en saisir et noter les points les plus saillants, et il me tardait de le rencontrer de nouveau, pour reconnaître la justesse des appréciations que l'on en avait faites.

Il vint nous recevoir sur sa véranda, avec force saluts et civilités, chantant des vers de je ne sais plus quel poète dramatique.

—Vous m'avez trompé, lui dis-je, vous m'avez dit que vous étiez né sur mer, et c'est à Nantes, au milieu d'un bal que vous avez fait votre entrée dans le monde ; de là, sans doute, cette mobilité qui vous distingue.

—Je le veux bien ; car tant que l'homme se remue, qu'il pirouette, gambade, sautille, avance ou recule, il se confirme lui-même qu'il vit et en donne aux autres la preuve ; du moment que tout mouvement aura cessé, ma foi, l'heure du dernier

salut sera sonnée ; il y a soixante-quatorze ans que je m'agite pour convaincre tout le monde que cette dernière heure n'est pas encore arrivée pour moi, et j'espère bien continuer encore ainsi durant de longues années.

— Soixante-quatorze ans !... On vous en donnerait à peine soixante ?

Puis il nous introduit dans son riche salon, et nous présente à quelques amis qui se trouvaient là chez lui. C'est d'abord le Dr Léotaud, une célébrité de l'île dont j'avais déjà entendu parler, puis un autre docteur, son beau-fils, et enfin un M. Thibo, un enfant du Danemark.

Il m'avait déjà dit qu'il avait exposé à Londres 235 espèces de bois provenant tous de Trinidad. Je tenais avant tout à voir ces spécimens, car je trouvais vraiment extraordinaire qu'un si petit pays pût contenir tant d'essences forestières, lorsque le Canada, par exemple, qui le décuple en étendue, en contient à peine soixante.

Mais avant d'arriver aux spécimens botaniques, il fallut subir l'histoire de toutes les gravures, bronzes, photographies qui se trouvaient exposés là. Plusieurs pièces dans l'ensemble, comme, par exemple, des cadres qui avaient orné les murailles de la Malmaison qu'habita la malheureuse Joséphine, auraient mérité une attention toute particulière ; mais les moments étaient comptés, il fallait en venir sans tarder aux pièces les plus importantes à mon point de vue.

De ce premier salon, nous passons dans un second, non moins riche en objets d'art et en ornements de tout genre.

— Voyez-vous ce buste, nous dit notre hôte, en nous indiquant un plâtre sur une console ?

— Mais c'est vous-même, répondimes-nous.

— Imaginez-vous que l'an dernier m'arrive un visiteur qui se dit artiste mouleur, et fait des instances pour prendre un masque sur ma figure.

—Ça ne me fera nullement souffrir ?

—En aucune façon.

—Tout à votre aise, pourvu que le procédé ne soit pas trop long.

Il me fait donc fermer les yeux et m'applique sur la figure une pâte à demi liquide qui retient mes traits. Après quelques jours, mon homme m'apporte une demi-douzaine de ces plâtres et disparaît.

Ce mouleur avait trouvé que j'avais plus d'un trait de ressemblance avec Bismark ; ayant donc coulé, je ne sais, peut-être des centaines de ces plâtres, il s'en alla à la Martinique, et les offrit là pour de véritables portraits du chancelier prussien. Quelques martiniquois se montrèrent assez disposés à faire un mauvais parti à ce marchand ambulante, qui venait ainsi les insulter en leur offrant le portrait du plus grand ennemi de la France, mais d'autres, mieux avisés, pensèrent que ce serait précisément donner de la vogue à la marchandise de contrebande en agissant ainsi, qu'il valait beaucoup mieux se cotiser pour débarrasser ce vendeur de sa marchandise et la livrer ensuite à la destruction. Ce qui fut fait aussitôt. Et bientôt on vit mon Bismark, mon portrait, sur tous les poteaux de l'île française, pour servir de points de mire aux balles des revolvers, ou de cibles aux gamins pour les souiller d'une ordure quelconque. C'est ainsi que ce masque en volant en éclats, ou en recevant des souillures, servit à satisfaire la haine des français pour les prussiens, et à garnir le gousset d'un pauvre diable. Et moi, comme Théodose après la révolte de Thessalonique, je portais la main à mon front, et disais à mes amis : rassurez-vous, je ne suis point blessé.

Allons, me dis-je, à part moi, nous ne parviendrons pas aux spécimens avant la fin du jour ; cependant il a dit qu'il avait trois ou quatre rapports officiels à faire ce jour-là, peut-être va-t-il se hâter davantage.

Après divers épisodes au sujet de quelques autres biblots exposés là, nous voici enfin dans une cour intérieure qu'il nous faut traverser pour entrer dans une espèce de boutique où se trouvent ses spécimens.

Comme il y avait là un fort bel arbre sous lequel nous passions, oubliant la consigne, je commets la faute impardonnable de lui en demander le nom. Et sans plus tarder nous voici avec une leçon de botanique à n'en plus finir.

Nous pénétrons à la fin dans la boutique. Les spécimens sont là étalés. On n'a pas adopté un étalon commun pour leur préparation, leurs dimensions sont à peu près proportionnées à la taille des arbres qu'ils représentent, offrant des plaquettes en parallélogrammes variant en longueur de 5 à 18 pouces et en largeur de deux à 15 pouces environ. La plupart montrent un bois à grain serré, à tissu superbe, à lustre brillant, pouvant faire dans la meublerie et l'ébénisterie des panneaux du plus bel effet.

M. Devenish m'avait déjà parlé des serpents venimeux qui se trouvent dans l'île et de la recette qu'il possède et qu'il prétend infailible contre leur morsure. Comme en sa qualité d'arpenteur général il a exploré toute l'île, il est arrivé plus d'une fois que ses aides se soient fait mordre par des serpents dangereux, et toujours il était parvenu à neutraliser l'effet du venin et à sauver ses hommes. Écoutons-le un moment lui-même.

“ Je m'entretenais un jour avec le gouverneur de la recette infailible que je possède contre la morsure des serpents ; je pourrai vous en donner une preuve, ajoutai-je, quand vous le désirerez, car je garde chez moi vivant l'un de ces redoutables reptiles, le crotale muet, *Lachesis mutus*, Daudin.

“ Quelques jours plus tard, c'était à la fin de mars, le gouverneur arrive chez moi.

—Faites-moi donc cette expérience du venin des serpents dont vous vous vantez de pouvoir neutraliser l'effet.

— Bien volontiers, j'ai ici tout ce qu'il me faut.

“ Avec un rasoir j'enlève, sur la cuisse d'une chèvre qui était dans ma cours, le poil de manière à laisser sur un petit espace, le cuir à nu. Puis, saisissant mon reptile des deux mains, je l'excite en le tourmentant, et lorsque je le vois fâché je lui approche la tête de la partie dénudée de la chèvre. Mais contre mon attente, le serpent se refuse à mordre ; je l'excite davantage, et toujours inutilement, il ne veut pas ouvrir la bouche.

— C'est une blague que vous avez voulu me faire, dit le gouverneur, ce serpent n'est pas venimeux, car il ne se ferait pas prier pour mordre.

— Attendez, je vais vous expliquer la chose. Nous sommes en carême ; or mon serpent qui sait bien son catéchisme, ne voudrait pas manger de viande devant un protestant. Revenez après pâques, et vous verrez qu'il en sera tout autrement.

“ Là dessus, milord de rire aux éclats, en admirant avec quelle ponctualité les lois de l'église étaient observées chez les catholiques.”

M. Devenish nous exhiba les crochets de ce crotale qu'il avait conservés. Il avait fait passer un mince fil d'argent dans le conduit au venin que portent ces crochets. De même que dans les mandibules des araignées, ce conduit n'aboutit pas à l'extrémité du crochet, mais à quelque distance de sa pointe. On conçoit en effet que si le crochet était percé à son extrémité, le venin aurait peine à s'échapper lorsque la pointe s'enfoncerait dans les chairs, mais à quelque distance de la pointe, celle-ci peut facilement tracer son chemin, et comme elle est courbée, elle laisse libre jeu au venin pour communiquer avec le sang de la victime.

Comme M. Syl Devenish, par sa position, son éducation, ses connaissances, ses liaisons avec les personnages les plus marquants de l'Europe, est sans contredit, la personnalité la

plus en vue de la colonie, je glanerai, pour le bénéfice de mes lecteurs, quelques traits des plus saillants dans la biographie qu'on en a publiée tout récemment. Je traduis librement de l'anglais.

Syl est l'ermite de l'opéra comique
qui voit tout, entend tout, con-
naît tout, est partout, excepté là
où vous croyez qu'il se trouve.

“Je puis certifier la présence de son chapeau et de son ombrelle sur la table de son bureau à midi; et il m'a appris lui-même que ce jour-là il avait, sans faute, cinquante rapports à déchiffrer, à corriger, à signer; vingt lettres officielles à écrire et à expédier; quelques programmes de concert, imprimés en lettres d'or, à mettre sous enveloppes, pour celui de Ste-Anne, ce qui n'était pas le moins embarrassant de ce qu'il avait à faire. Il avait une assemblée à la *Ice house*; trois poèmes du baron Van Skalkuyck à annoter; un engagement urgent au comptoir du père Ambard pour dette à acquitter, et tout le reste. Ce que dix têtes de calibre ordinaire ne pourraient faire pendant un mois, était pour lui affaire de vingt minutes; car le voici à 2h. après midi à Maracas, au milieu de la vallée, à 12 milles de Port-d'Espagne, et en quel accoutrement grand Dieu!

“Costume, tout merde d'oie, excepté le turban blanc roulé autour de son chapeau de liège.

“Une bande de cuir blanc, avec une agraffe en cuivre plaqué d'argent de quatre pouces carrés portant ses armes en relief, ceinture sa taille. A cette ceinture est attaché un large coutelas, aiguisé jusqu'au manche, dans un fourreau de peau de jaguar, et une dague australienne dans un étui de peau de kangarou.

“Pendant à cette ceinture, d'un côté: une lunette de campagne dans un sac d'une peau de singe, contenant une cuiller, une fourchette, un tirebouchon, du fil, des aiguilles, des boutons d'os et de nacre, deux chandelles coupées en quatre, une boîte

d'allumettes, une livre de sandwich, et une botte de copies de "Corne Cabrite le Chaste"—sa dernière chanson—pour distribuer parmi ses amis en passant ; de l'autre côté, une boîte de cartouches, et une gourde pleine d'eau-de-vie.

"Devant lui, en guise de tablier, un sac de chasse ; et en bandoulière sur son dos, un Lefauchaux à double canon.

"Je fus effrayé en le voyant. En croirai-je mes yeux ? Est-ce bien vous, m'écriai-je ? Quoi ! je viens de vous laisser en ville, avec une masse d'ouvrage sur les épaules ; j'ai poursuivi la route tout le temps sans m'arrêter, et vous voici devant moi ? Par où êtes-vous passé, et quel méchant coup vous proposez-vous de faire, car ce n'est pas pour chasser des oiseaux-mouches que vous êtes ainsi armé ?

"Mon cher Manacal, dit-il, j'ai la fièvre. Regardant alors à sa montre.—Juste deux heures ! Par Jupiter ! et Laure qui m'attend. J'ai, voyez-vous, tous les plans de l'île dans ma tête ; il n'y a pas un seul petit sentier que je ne connaisse ; ainsi il n'est pas étonnant si, pendant que vous veniez par le grand chemin, j'ai passé par le sentier privé de Mamzelle Yeyette... Voyez, tout près d'ici, ce petit cottage sur le bord du chemin, c'est sa maison.

"En effet, repris-je, je vois le petit cottage parfaitement bien ; mais je reconnais aussi une autre chose : que nous n'avons pas passé les jours de Schéhérazad. Vous avez fait comme le prince de Perse, qui, monté sur un cheval de bois enchanté, ayant laissé le roi son père à midi, galoppa furieusement sur les montagnes et les vallées, les mers et les lacs, et arriva à minuit, au moyen d'un coup de pied, dans le palais de la princesse du Bengale. Décidément Syl, vous avez le diable au corps.

"Mon cher ami, répliqua-t-il, en clignant de l'œil, une admirable créature certainement. Et continuant sur le même ton : charmante, intéressante au suprême degré. Elle aime beaucoup à me voir, parce que je l'égaie. Chaque fois que je viens dans le voisinage, je lui raconte un lot d'histoires pour la faire

rire. Voyez ce mouchoir dans la fenêtre ; elle l'agite pour nous dire adieu. Maintenant je m'envais chez Philippe Maingot, à Santa-Cruz ; il a de l'excellente bière et un certain fromage reçu d'Espagne par le Père Rancariolo qui est délicieux—non le Père, on le dit maussade—mais le fromage. Vous allez m'accompagner. Nous y rencontrerons probablement Maximilien Pampellone ; il vous donnera quelques nouvelles de son grand frère, le jockey. Je vous présenterai à Madame Philippe, qui sera charmée de faire la connaissance du baron de Manacal.—Vous lui donnerez quelques nouvelles, ce qui ne sera pas difficile puisque j'en ai plein mes poches, et après le lunch, pour retourner à la ville, nous passerons par La Silla et Moka pour cueillir du cresson. Notez-bien que Laure a pour dîner aujourd'hui, du Caviar, du Falerne et du vin du Père Danglade qui va très bien avec le cresson.—Ce brave Wilhelm ! quel bon garçon, si plein d'attention pour moi.—Le Caviar vient de sa place ; il le tira de Sébastopol au temps du siège—Dieu seul sait si, au lieu d'œufs d'esturgeon, ce n'est pas de la moëlle anglo-française que ces coquins de Russes, pour se venger, ont salée et mise en pots pour nous la faire manger. A propos de russes, savez-vous que je ne sais que faire des conseillers ? Ah, l'exécrable institution. Toujours en opposition avec le règlement qu'ils ne comprennent pas. Et ce qu'il y a de beau, c'est que le gouverneur s'en repose sur moi pour le leur expliquer. Il pense que je peux le leur inculquer comme une leçon de catéchisme—bien, oui, ils ont le crâne épais ces conseillers ! Ma parole d'honneur, avec M. Jules, le beau Léonard, et cet animal de Hughes, la place n'est plus tenable ! N'en est-ce pas assez pour porter un homme à jeter par la fenêtre son diplôme de maître-es-arts, sa médaille des bois de colonie, même sa commission de secrétaire du Bureau central de voirie ? C'en est assez pour porter un homme au désespoir, pour lui tourner la cervelle comme avec une cuiller.

A suivre.